LES GRELLET

En partant des bords de l'Areuse.

Les premiers Grellet repérés prennent leur essor dans cette pittoresque bourgade de Boudry fermée d'abord par portes et tours, à cheval comme Berne et Fribourg sur un éperon dont la crête et la chute des toits s'inclinent vers l'eau courante. C'est au bord de l'Oureuse ou l'Arousa — comme d'anciens actes désignent l'Areuse — qu'ils voient le jour bien avant Marat ou Philippe Suchard.

Si l'on rencontre les Grellet à Boudry en 1343, on trouve cette famille incorporée à Neuchâtel dès le 15e siècle. Jolie est leur armoirie : *de gueules au chevron d'or accompagné en pointe de deux roses feuillées et tigées d'argent, mouvant d'un mont à trois coupeaux du même.* S'ils ne sont plus représentés de nos jours par de très nombreux patronymes, ils jouèrent un si grand nombre de rôles utiles à la communauté, qu'ils méritent une chronique dans ce recueil, un honorable rappel à la postérité.

En patois régional, un *grelet, grellet,* ou *grelot,* fut jadis une sorte de coupe — le plus souvent d'étain — que l'on offrait en manière de souvenir. Cet objet, parfois fort élégant, ne paraît point avoir été adopté dans l'écu des Grellet, qui eût été parlant.

Comme les Perrochet ou d'autres excellentes familles bourgeoises dont j'ai parlé ailleurs, les Grellet — sans éclabousser d'aucuns par le prestige, le titre, l'opulence ou le verbe — fournirent au pays une gerbe de serviteurs intelligents et probes. Vingt d'entre eux ne furent-ils point maîtres-bourgeois ? deux, bannerets de Boudry ? cinq, secrétaires de ville ? quatre, lieutenants de justice ? cinq, pasteurs ?

Un arbre aux verts rameaux.

La généalogie que, grâce à l'amabilité de mon confrère Pierre Grellet, j'ai sous les yeux — tableau enluminé et armorié — établie par les soins de son père, en 1884, permet d'observer qu'il règne dans cet ensemble une

sorte d'homogénéité de race ; cet arbre aux multiples branchages ferait-il cependant songer aux essences diverses des bois... environnant le *Bouldry* d'autrefois, le *Bouldruz,* signifiant *Bois du ruisseau* ? Arbre pour arbre ! Le *Teïeret,* ou pinière, était tout proche ! La *Fouéraie* — de *Foû,* le hêtre — n'était pas loin. Derrière l'Hôtel de Ville, est la *Gracellîre,* les *gracils* ou genévriers. A Chanélaz s'épanouissaient les chênes ! De beaux arbres ne manquaient point. Revenons à celui des Grellet !

L'historien Jean Grellet a noté sur son tableau généalogique la devise : *Bien ou Rien,* qui complète une plus ancienne — jeu de mot resté parmi nous — *Grêle — est mais croîtra* !

En marge de moult titulaires de charges de magistrature bourgeoisiale et judiciaire, l'on distingue surtout une lignée marquante, celle qui de deux Abram-Louis Grellet, père et fils, tous deux pasteurs, l'un né en 1720, l'autre en 1759 — le second ministre à Cortaillod durant 50 ans — se perpétue par Jacques-Louis, fabricant d'indiennes, puis par Jean, historien, jusqu'à Pierre Grellet, notre contemporain. Mais avant de nous accrocher un instant à cette branche — la plus robuste — considérons le tronc en faisant une rapide incursion chez les lieutenants de justice, les notaires, les brasseurs, dessinateurs ou officiers de marine.

Des « reconnaissances » de 1439 mentionnent *Guillaume* et *Estevenin* Grellet, fils de *Genod,* allié Presson, des Vermondins et de Pontareuse, immense et verdoyante *paroisse* des temps passés. La branche d'*Estevenin* paraît s'éteindre assez tôt. On y repère *Jacques,* allié Jehannette Nardot, *Pierre,* allié Junod. *Clauda* Grellet, fille de Pierre et de Colette Mentha, épouse maître Raymond de l'Oeuvre, pasteur venu de Montbéliard avant 1545, dont Oscar Huguenin fera le héros romancé d'une de ses nouvelles.

Une autre branche évanescente vers la fin du 17e siècle, remonte à *Guillaume,* frère d'Estevenin. Elle est émaillée d'alliances Richard, Marchand, Molin. Un *Pierre* Grellet épouse, en 1564, Marguerite Hardy — veuve du pasteur de la Réforme, Thomas de la Planche, dit Barbarin — tandis que, le même jour, se marient aussi les deux enfants de sa femme, Pierre et Magdelaine Barbarin, cette dernière s'alliant précisément à Claude Grellet, fils de Pierre. L'acte consacrant cette triple union, se retrouve dans le registre du notaire Claude Amiet. *Jacques* Grellet, propriétaire à Boudry en 1544, et Jehannette Junod, sa femme — qui donnent naissance à une branche gourmande éteinte aussi vers la fin du 17e siècle — perpétuent cependant avec vigueur la lignée principale.

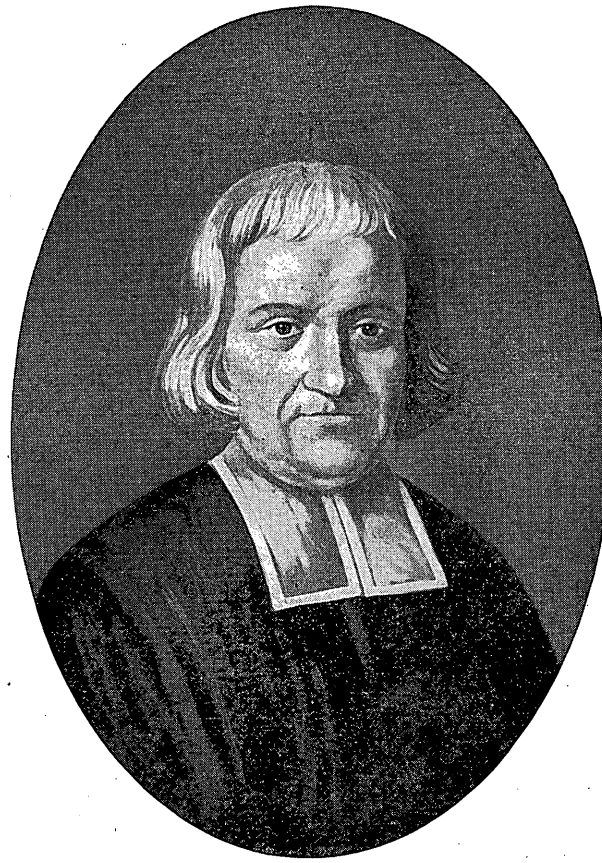
Après les fleurs, les fruits.

Sur ce tronc principal, figure *Guillaume* Grellet, fils de Guillaume et d'Elisabeth Pochon. Marié en 1688 à Jaquema Tissot, il est conseiller de ville et l'*un* des maîtres-bourgeois de Boudry, car cette ville originale — qui installa son horloge et son clocher dans la Tour Chauffaud puis dans la Tour Marfaux plutôt que de les confier au temple — trouvait moyen d'avoir simultanément *deux* maîtres-bourgeois.

De *Guillaume Grellet-Tissot,* s'élèvent dans le ciel des généalogistes pas moins de trois branches inégales ! Eliminons :

— celle de *Jean,* allié Elisabeth Udriet, s'effeuille au 18e siècle parmi les Barbier, Gosset, Vouga et Pomey.

— celle de *Jacques,* frère du précédent, allié Marie Udriet puis Elisabeth Béguin, s'éteint aussi au 18e siècle. Deux des fils de ce Jacques, *Jean,* conseiller de ville et bourgeois de Boudry en 1694, et *Jacques,* né en 1671, se sont alliés, l'un à Marguerite Vouga et Jacqueline Pettavel — l'autre à Salomé Pettavel. Que de noms respirant ici le parfum du terroir !



Guillaume Grellet, allié Fornachon (1615-1706).

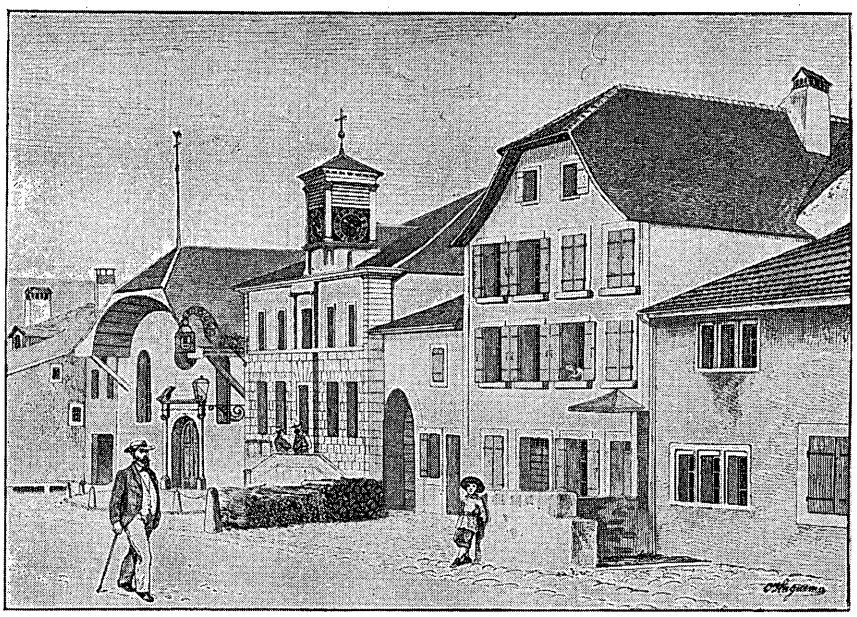
Lieutenant de justice à Boudry.

— celle de *Guillaume* Grellet, notaire, lieutenant de justice à Boudry, allié Antoina Fornachon, puis Esabeau Peter — dont on voit ici le portrait peint par P. Guillebaud — va s'étendre et fleurir. Ce personnage est reçu bourgeois de Valangin le 28 juin 1702. Ce sera sa récompense de Nemouriste convaincu et fort actif. Je ferai une seconde mention de lui dans la suite de cet exposé.

Ses trois fils, *Jean, Frédéric* et *Pierre,* sont tous notaires. En des temps difficiles, ils ont, avec leur père, de l'influence dans la région, la haute main dans les affaires d'une cité miniature où l'huissier porte un manteau rouge et bleu, où l'on tue ses soirées à surveiller la « couégnarde » en jetant dans le clair-obscur, par d'anciennes fenêtres fortifiées, coups d'œil sur l'Areuse et le ravin des Sagnes.

Les descendants de *Jean* ne passent point le cap du 18e siècle. Postérité intéressante de *Frédéric* et de *Pierre.*

Avant d'aborder celle de *Frédéric,* la plus captivante, mentionnons que *Pierre* Grellet, notaire et capitaine des milices, maître-bourgeois de



Boudry jadis.

Aquarelle d'Oscar Huguenin.

Boudry, épouse Jeanne Marchand. Il fait partie d'une ambassade envoyée à Paris auprès de Marie de Nemours « pour la supplier de confirmer les franchises et d'en donner d'autres comme on a fait espérer ». Il meurt en 1719. Sa tige — encore vivante — sera celle *non* bourgeoise de Neuchâtel.

De *Pierre,* jaillit une première floraison de rejetons. Il y a là une centaine de Grellet en huit générations. Nombreux sont ceux qui demeurent célibataires ou sans postérité. Six enfants de *Pierre,* fils de Pierre, — capitaine des milices de la bourgeoisie à Boudry — tombent en quenouille. En revanche, deux des frères de celui-ci, *Samuel,* né en 1683, allié à Jeanne Perret, et *Guillaume,* né en 1700, allié à Elisabeth Barbier, perpétuent la descendance de cette branche *non* bourgeoise de Neuchâtel.

Fonde-t-on de l'espoir sur *Samuel* et *Guillaume* ?

Tandis qu'un fils de Samuel, *Claude* Grellet (1738-1784) n'a pas de postérité masculine de ses unions Gorgerat et Mellier, un frère de ce dernier : *Abram* (1743-1773), allié Cerf puis Borel, est la souche de plusieurs maîtres-bourgeois de Boudry et autres rejetons dont *Charles-Auguste,* brûlé vif en 1887, tombé par accident comme une écrevisse dans une cuve d'eau bouillante ! Parmi ces rejetons figure *Charles-Philippe* Grellet-Courvoisier-Piot (1806-1867), *boursier* de Boudry, dont la digne moitié — Zéline Udriet — tient le *boursicot* du ménage, brodé de perles de couleur. Et que tous deux *boursicotent* — c'est-à-dire économisent avec entrain !

S'agissant de cette lignée *non* bourgeoise de Neuchâtel, voici quelques indications encore sur la descendance de *Guillaume,* frère de Samuel.

Guillaume, ancien d'église (titre toujours bien porté ?) s'incarne d'abord en deux lurons très légitimes dont *David* fera souche jusqu'à nos jours. Un troisième fils, *Jonas*, fort légitime aussi, fait en revanche en mars 1765, à Esabeau Burgat du séduisant village de Montalchez, un rondouillet petit bâtard. Jonas est donc le chef d'une branche bâtarde *Burgat-dit-Grellet*. Le dit *David* Grellet, né en 1732, lieutenant de grenadier, conjoint de Salomé Bovet — par son fils *Abram-Louis* Grellet-Udriet, lieutenant de justice à Boudry — deviendra l'aïeul de sept petits-enfants parmi la progéniture desquels chatoient des hymens Schifferly, Rouge, ou Weber. Parmi cette descendance, *Julien* Grellet, né en 1834, et *Paul*, né en 1836, s'expatrient en Australie où ils créent des foyers.

Un mien cousin, M. Oswald Robarts, rédacteur de THE AGE, à Melbourne, eut en effet récemment le plaisir d'interviewer en mon nom les Grellet fixés dans l'Etat de Victoria. Il s'agit d'Alfred, Julian et Marwood Grellet, habitant à Melbourne dans les quartiers d'Abbotsford et d'Essendon, ainsi qu'à Geelong où l'un d'eux possède un hôtel. Ce sont de braves négociants dont le grand-père était conducteur de locomotive du Victoria Railway. On ne les retrouve pas au consulat de Suisse parce qu'ils sont naturalisés Australiens. L'un d'eux, surpris, croyant flairer le gros héritage d'un parent lointain, s'empressa d'expliquer : « We are all just working people ! » Comme voilà bien de sympathiques Neuchâtelois fixés aux antipodes, ignorant le viaduc de douze arches de Boudry et qui ne verront jamais — dominant la petite ville — le château à tortures où leurs aïeux, justiciers en robes, appliquaient la *Caroline* ! [1].

Nouveau Robinson.

Un Anglais publia le récit de ses explorations dans les mers du Sud. Ayant débarqué à Fatou-Hiva — une des îles Marquises — il n'y trouva qu'un seul blanc habitant depuis vingt ans une maison délicieuse, bâtie par lui dans une verdure luxuriante, une profusion de fleurs arborescentes, véritable paradis exotique. Le propriétaire se nomma à l'arrivant : François Grellet, — Suisse. Ce Robinson — bourrant, dans sa petite bibliothèque, sa pipe de tabac de sa culture — expliqua au voyageur ébahi : « Mes chevaux et mon bétail pâturent sur les collines ; si j'ai envie de viande, j'envoie un indigène tuer du gibier. Il y a du poisson dans la rivière et dans la baie, du miel dans les ruches, des fruits et des légumes au jardin, du bois en quantité pour mes meubles. »

Tamaïti — la fille de ce colon — avait un an. Sa mère, riant de toutes ses dents, magnifique indigène de 16 ans, répondait au doux nom de Hinatiaiani ! La nurse, portant celui — plus simple — de Pae, avait 40 ans, était laide, bréhaigne et jalouse d'avoir été supplantée par une rivale. La naissance de la petite Tamaïti avait arrangé les choses. Celle-ci s'ébattait déjà dans la rivière comme une grenouille ; au sortir du bain, Pae lui donna à sucer un morceau de noix de coco.

1 Code criminel donné aux Allemands par l'empereur Charles-Quint, qui fut longtemps en vigueur chez nous.

Ce *François* Grellet — qui eut pu sans sourciller obtenir un acte d'origine au greffe de Boudry — descendait en bonne et due forme de Jean-Frédéric Grellet (1810-1843), maître-bourgeois, époux d'Henriette Schifferly. Il en descendait par Julien-Frédéric (1834-1891), allié... Hannah, à Ararat, et Alfred Grellet — né en 1868 — également à Ararat, petit centre lainier au sud de l'Australie.

Ne trouve-t-on pas des Neuchâtelois dans l'univers entier grâce à de jolies Hinatiaiani ?

Des bourgeois de Valangin à ceux de Neuchâtel.

Ayant égrené le chapelet des Grellet *non* bourgeois de Neuchâtel — mais bourgeois de Boudry et Valangin — serrons maintenant la main à ceux bourgeois de la capitale, en commençant par un personnage auquel nous avons faussé compagnie : *Frédéric* Grellet qui, précisément acquiert — lui — la *bourgeoisie de Neuchâtel* pour 2575 livres, en 1727. Notaire et conseiller, il remplit diverses charges encore à Boudry. Son père, *Guillaume,* dont j'ai parlé plus haut — à la fois tête de la ligne que nous avons abandonnée et de celle que nous suivons — aurait précédemment, selon une incontrôlable tradition de famille, préféré à des lettres de noblesse de Marie de Nemours, la bourgeoisie de Valangin pour les avantages qu'elle conférait ? En tenue de justicier, en robe à rabat, ce dernier est âgé de 80 ans quand on exécute son portrait en 1695. On lit à son sujet, dans le registre bourgeoisial de Boudry : « Le dit sieur Grellet n'ayant peu monter en la maison de ville à cause de sa vieillesse, n'a pas encore receu le serment ».

Frédéric, 1659-1735, qui remplit les mêmes fonctions que son père, a épousé, en 1688, Marie-Marguerite, fille de David Henry — maire de Cortaillod — et de Marie Pury. On voit ici, de ce couple, les portraits qui ne manquent pas de saveur. Sa femme porte une robe bleu-sombre, brodée d'or.

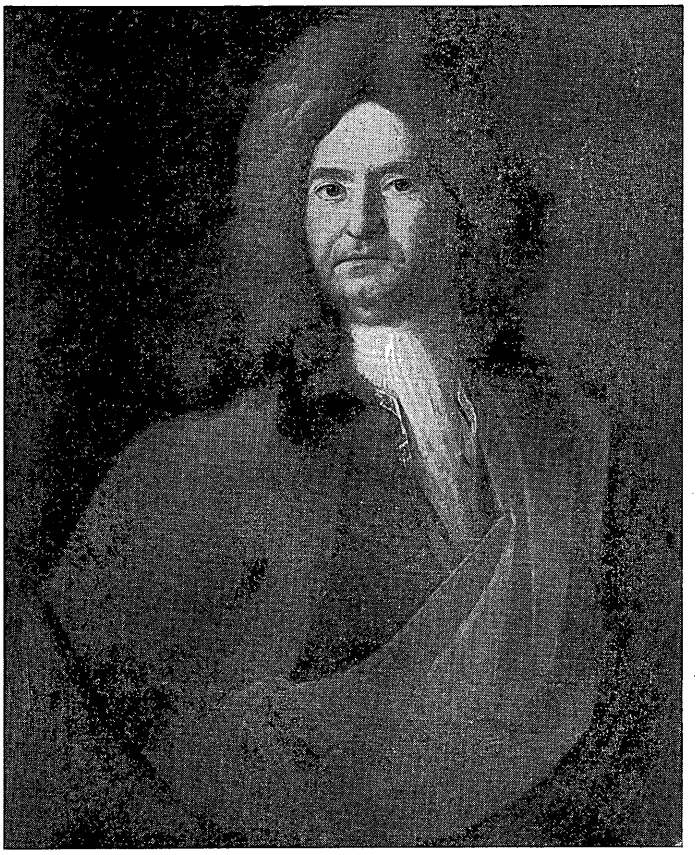
De son fils aîné, nouveau *Guillaume,* venu au monde en 1693, lieutenant de justice à Boudry en 1730 — allié Elisabeth Rosselet — monte la sève d'une ramure où s'agrippe d'abord un cadet, même pas un pénultième *Frédéric* !

Ce *Frédéric* Grellet est le premier théologien de la famille.

Diacre à Môtiers, il a comme suffragant un tout petit bout d'homme qui grandira,... le grand Chaillet. Le ministre Grellet vivra de 1694 à 1775, sera pasteur aux Brenets, à Saint-Blaise et Bevaix. L'ouvrage que Charly Guyot a consacré à Chaillet en fait mention.

Deux grands frères au milieu de vieilles demoiselles.

Ce premier Grellet théologien — allié Richard puis Perret — n'a pas de postérité masculine. Semblant aussitôt prendre revanche sur ce destin, son frère aîné, *Guillaume,* obtient, incontinent, douze enfants



Frédéric Grellet, allié Henry (1659-1735).

Lieutenant de justice à Boudry.

d'une généreuse Elisabeth Rosselet. Fort heureusement pour les généalogistes — deux seulement font souche. Les dix autres ne mourront nullement en bas âge. Venus au monde entre 1719 et 1738, presque tous, demeurés célibataires, sont dotés d'une robuste constitution. David-Frédéric s'éteint dans le pays des tulipes, négociant à Amsterdam. Samuel — négociant aussi — trépasse dans les brouillards de Londres. C'est parmi de vives Boudrysannes, de vieilles demoiselles à lunettes — Salomé, Marianne, Manon, Titi ou Margotton — que s'ébrouent deux grands frères relevant le gant.

Ce sont *Abram-Louis* Grellet, né en 1721 et *Jacques,* né en 1724. La logique ne commanderait-elle pas de considérer l'aîné d'abord, Abram-Louis — second pasteur de la famille — ascendant lointain de l'héraldiste Jean Grellet ? Voyons au préalable ce que donne le cadet, *Jacques,* dit *Jacques-Benoît.*

Marie-Marguerite Henry.
Alliée Grellet en 1688.

Plusieurs maîtres brasseurs à l'étranger.

A *Jacques,* mort dessinateur parmi les « soyeux » de Lyon, sa femme — Marie-Ursule Benoît — offre une fille Elisabeth Grellet, alliée Grellet. C'est, dans cet ensemble — alors que les familles neuchâteloises se signalent par de fréquentes unions entre proches — l'*unique* mariage entre Grellet ! Grellet Benoît a un fils, *Samuel,* allié Renée Croissant, fixé à Bayonne, dessinateur comme son père. Parmi leurs enfants, un fils meurt prisonnier de guerre sur les rives de la Tamise pendant les campagnes de Bonaparte ; un autre, *Jean-Hilaire,* établi au Brésil, convole d'abord avec Marguerite Supsol — nom qui fleure le tabac, la cochenille, le gingembre et le tournesol. On ne retrouve point le nom de sa seconde moitié, une Brésilienne sans doute peu accommodante qui — l'empoisonnant au figuré et au propre — finit par l'occire.

M. Henry Vallotton, ministre de Suisse au Brésil, rencontra incidemment, en 1944, à Campinas, un lieutenant Joaquim de Almeida Grellet, petit-fils de Jean-Hilaire Grellet et d'Elise Croissant. Cet officier de police brésilienne, qui ne parlait que l'espagnol, lui exprima le désir de connaître ses ascendants suisses au-delà de ses trisaïeux dont les noms ne lui étaient pas inconnus. Jean-Hilaire Grellet, son aïeul, s'était marié le 20 août 1820 à Capivari, Etat de São Paulo, ainsi qu'il l'avait vérifié aux archives du presbytère de Campinas. Son bisaïeul avait un frère Eugène et une sœur Clémentine restés en Europe. A sa satisfaction, cet officier, grâce à Pierre Grellet, obtint les renseignements sollicités.

Dans ce groupe familial, un troisième frère de Samuel et de Jean-Hilaire — personnage essentiel — *Jean dit Henri Grellet,* né en 1790, allié Magdelaine Fahn, de Wertheim, devient important brasseur dans l'Hérault, à Montpellier. Décédé en 1858, c'est lui qui perpétue cette branche en France.

Il a trois fils brasseurs.

L'aîné, *Polydore-Philippe,* né en 1815, époux de Marguerite Sauvajol, quitte Montpellier pour fonder une brasserie à Bayonne. Les jambons de Bayonne, réputés dans toute la France, engagent-ils ce Polydore-Philippe à mettre à la portée du consommateur un principal complément — la bière ? Son fils, Albert, lui succède à Bayonne dans la fabrication de « mousses » rafraîchissantes tandis que ses deux frères reprennent à Montpellier la brasserie paternelle ; ces brasseurs associés, habiles manipulateurs de cuves, d'orge et de houblon, sont *Hilaire-Victor,* né en 1819, allié Rosine Sauvajol — sœur de la précédente — et *Samuel-Henri,* né en 1830, allié Elise *Aubanel,* patronyme d'un des célèbres poètes du Félibrige. Alors qu'une fille de ce dernier épouse un Breton — Richard du Plessis — Hilaire-Victor Grellet est gratifié de six enfants. Retenons deux fils. *Fritz* (1853-1884) assure cette survivance par *Raoul,* officier de marine, dont la postérité se perpétuera dans cette région. *Charles-François,* né en 1866, sera brasseur à son tour dans le chef-lieu du Gard — à Nîmes — honorant ainsi une tradition de métier maintenant dans l'aisance hors du terroir une poignée de brasseurs neuchâtelois.

En abandonnant à leur heureux sort les Grellet de ce rameau, j'observe qu'entre Montpellier et Bayonne où nos Neuchâtelois implantent des brasseries, la distance est considérable. Le fait que Montpellier est un centre protestant très vivant, explique qu'ils s'y soient fixés. Bayonne, jolie petite ville renommée pour ses chocolats — pour ses jambons aussi — assise au nord-est de Biarritz, était plus lointaine. De son nom basque — *Baïa-Ona,* bonne baie — cette cité à une lieue de l'Océan Atlantique, à 36 lieues au sud-ouest de Bordeaux, ne répugne donc pas aux Grellet que n'effraient ni les distances, ni — pourrait-on dire en persiflant — les baïonnettes. N'est-ce pas à *Bayonne* que des femmes — s'il vous plaît — inventent les baïonnettes lors du siège de Charles-Quint et d'Henri VIII ?

Revenons au terroir.

Faisons connaissance du ministre *Abram-Louis Grellet,* né en 1721, resté au pays, frère aîné de Jacques-Benoît de la branche acclimatée à l'étranger.

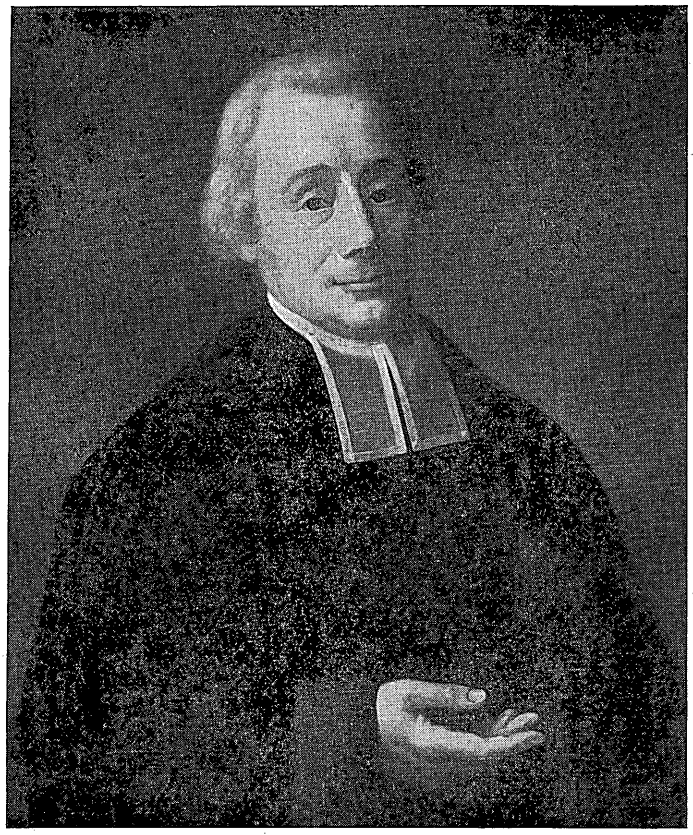
Abram-Louis Grellet,
allié Sandoz (1721-1795).
Pasteur à La Chaux-du-Milieux, à Dombresson et St-Blaise.

Les documents relatifs aux cures et paroisses montrent qu'il exerce le saint-ministère à La Chaux-du-Milieu de 1751 à 1758, date à laquelle lui succède Hugues Ramus [1]. Grellet reprendra la paroisse de Dombresson, puis celle de Saint-Blaise. Quand il quitte La Chaux-du-Milieu, éclate la querelle de la non-éternité des peines. Le pasteur Prince, portant pièce à Petitpierre, se targue de ranger Grellet dans son camp. Une lettre publiée par Charles Berthoud, en 1875, montre qu'au contraire Grellet sympathise avec la thèse de la non-éternité ! [2].

Julienne Sandoz, femme d'Abram-Louis Grellet, lui donne un fils, *Frédéric-Louis,* né en 1755, mort graveur à Couvet ; un autre fils, nouvel *Abram-Louis,* né en 1759, va faire de la théologie. A son tour, il continue la famille.

1 Le pasteur Hugues Ramus était le grand-père du poète fort délicat Auguste Ramuz. J'ai consacré à cette famille une chronique, avec portrait du pasteur Ramuz, « Patrie neuchâteloise » tome I p. 131 à 136.

2 Charles Berthoud : *Les Quatre Petitpierre,* tirage à part, Imprimerie de H. Wolfrath et Metzner, Neuchâtel, page 79, missive du 4 avril 1758 (ou *Musée neuchâtelois,* 1872, page 199).



Abram-Louis Grellet, allié Bovet (1759-1845).
Ministre 50 ans à Cortaillod.

Vigoureux prédicateur.

Ce troisième pasteur — portant les mêmes prénoms que son père, ne doit pas être confondu avec lui. Il laisse du reste dans nos annales une trace mieux dessinée, un sillon pittoresque. Ministre aux Ponts-de-Martel en 1786, à Couvet en 1790, c'est lui qui sera pasteur à Cortaillod durant 50 ans — de 1796 à 1845. De Cortaillod, entouré d'habitants sympathiques — on ne voit pas pourquoi Philippe Godet les appelle les *carquoies* (hannetons) — Grellet prend une part active aux affaires de la bourgeoisie de Boudry. C'est en même temps financier avisé, excellent conseiller de la Vénérable Classe. Voilà, pour une fois, un pasteur-comptable !

Jovial et débonnaire, Grellet prêche avec plus de conviction que de talent. Il se met tout entier dans ses oraisons. Un de ses paroissiens s'écriera : « Il prie comme un diable » ! On se rappela longtemps un sermon dans lequel — en passant — il mentionne le nom de Judas. Ce nom le mit

dans un tel état d'excitation, qu'il l'accabla d'invectives renchérissant les unes sur les autres, criant « Ah ! le traître, ah ! le monstre, ah ! le scélérat ! » ; il accompagne son verbe de tels gestes et de tels coups de poing sur la chaire, qu'on croit qu'il vient de saisir Judas et le met en morceaux !

On lit dans le *Constitutionnel neuchâtelois* de 1844 : « Dimanche dernier, nous avons été témoins d'un phénomène bien extraordinaire, peut-être même unique à Neuchâtel : un pasteur qui vient d'entrer dans sa 86e année a prêché dans l'église collégiale un sermon qu'il savait si bien qu'il ne l'avait même pas devant lui ; il a prêché sans hésitation, avec la voie soutenue d'un prédicateur dans la vigueur de l'âge et la chaleur d'âme de la jeunesse ! » Cette notice du *Constitutionnel* souligne de diverses façons la verdeur de cet étonnant serviteur de Dieu.

Avouant avoir toujours ignoré la fatigue, il soulage ses confrères, prêche sans cesse après sa retraite, totalisant parfois trois sermons en un dimanche. D'une gaieté intarissable, il laisse un souvenir que rien n'embrunit.

Il ne sera malade qu'une fois pour trépasser ! Sur la tombe de ce doyen d'âge de la Compagnie des pasteurs, son collègue Lardy dira : « Elle est maintenant muette et pour jamais fermée cette bouche qui, si souvent et de tant de manières, vous fit entendre la bonne parole de vie, cette bouche qui vous bénit à votre entrée dans le monde, éclaira et dirigea votre enfance, vous admit presque tous à la confirmation, consacra vos unions, vous consola dans vos peines, prépara vos meilleurs amis à paraître devant le Seigneur et prononça sur leurs cercueils les dernières paroles de regret et d'espérance. Que de bien n'a-t-il pas cherché à vous faire ! Nous appliquerons ses leçons et ses exemples. »

Décédé en 1845, il est accompagné à sa dernière demeure par les vignerons et agriculteurs de Cortaillod qui, témoignant leur chagrin, abandonnent tous, ce jour-là, vignes et champs.

Alliances Bovet, Perrot, Vouga, Payot, Viret, Gamboni, Secretan.

Cet impétueux serviteur de la Divine Loi aura une très solide progéniture. On verra que sa femme, Jeanne-Elisabeth Bovet, fille de Jean-Jacques Bovet (1728-1793) fondateur de la fabrique d'indiennes de Boudry, et de Catherine-Elisabeth Bovet, sa cousine — ennemie de l'abstention — n'était point de cette chair dont on ne procrée pas.

Le beau-père de Grellet, notre zélé prédicateur — Jean-Jacques Bovet — d'une trempe à toute épreuve, d'un surprenant savoir-faire, était descendu de Fleurier pour venir s'établir d'abord comme coloriste à la fabrique de toiles peintes du Bied. Il en devient l'âme. Il achète la fabrique d'indiennes de Boudry avec laquelle la famille Bovet sera longtemps identifiée, puis, il acquiert, de Fritz Barbier, sa belle campagne d'Areuse où il rendra le dernier soupir en 1793. On voit, ici, son portrait et celui de sa fille qui, en 1846, un an avant sa mort, fait don à la chapelle de Brot-Dessous d'une coupe de vermeil fort originale dont on se sert aux services de Sainte Cène.

Jean-Jacques Bovet (1728-1793).

Fondateur de la fabrique d'indiennes de Boudry.

Jeanne-Elisabeth Grellet née Bovet (1763-1847).

Fille du fondateur de la fabrique d'indiennes de Boudry.

Le paisible quartier de Vauvillers, à Boudry — au bas de la rampe grimpant vers Trois-Rods — où à l'époque est assise sur l'Areuse la fabrique Bovet, est très propice à l'industrie des toiles peintes qui bouleverse l'économie du lieu et les habitudes de la population. Les paies élevées, les appels et le stationnement d'ouvriers accourus parfois de loin, provoquent un emballement, une sorte de fièvre semblable à celle de l'or en Australie et en Californie.

Le ciel gratifia le ménage... théologique si l'on peut dire, des Grellet-Bovet, de pas moins de sept rejetons dispos et pleins d'allant. A côté, notamment d'une sœur Cécile, alliée à Claude-Louis de Perrot, deux fils, l'un négociant, *Jacques-Louis* (1792-1891), l'autre pasteur, *Georges-Frédéric* (1794-1880), résistent tous deux comme des chênes aux vicissitudes de l'existence.

Bien que *Georges-Frédéric* soit le cadet, procédons par élimination en le mentionnant d'abord.

Il est diacre à Valangin dès 1830.

C'est le quatrième pasteur de la famille.

Ministre ensuite aux Brenets, il se verra confier la paroisse de Corcelles, de 1842 à 1862.

Sa femme, née Jeanne Vouga, est la fille du colonel Vouga — propriétaire du clos, dit vigne du Diable — qui ne crachait point dans son verre et dont on raconte que s'étant présenté au général Oudinot, lui

disant : « Général, — je suis le Colonel du Vignoble » il s'entendit répondre : « Colonel, cela se voit à votre nez » !

Georges - Frédéric Grellet eut deux fils.

Le premier *Georges-Louis* né en 1843, négociant à Lausanne, allié Elise Payot, de Corcelles sur Concise, sera le père de Jämes né en 1870, allié à Jeanne Viret, une Vaudoise aussi, dont descend *Georges-Guillaume* né en 1900 ; il sera le frère aussi de *Guillaume,* né en 1871, marié à Jeanne Gamboni, enfin d'*Eugène,* né en 1874, autant de personnages qui se frayent dans la vie d'honorables carrières.

Le second fils de Georges - Frédéric Grellet, *Jämes-Théodore,* né en 1846, allié à Hélène Vouga, puis à Emilie Secretan, eut — quant à lui — deux fils, savoir : *Georges* en 1879, *Jean* en 1893, ce dernier greffier du Tribunal cantonal vaudois.

Jeanne Vouga.
Femme du pasteur
Georges-Frédéric Grellet.

Revenons au fils aîné de notre impétueux pasteur : *Jacques-Louis Grellet,* dont Pierre Grellet publia la biographie dans le *Musée neuchâtelois* de 1949.

Jacques-Louis Grellet, personnalité aux multiples dons.

Jacques-Louis Grellet — en 1792 — fréquente l'école de Cortaillod où l'enseignement se donne encore en patois. A ce charabia, l'on remédie par des leçons particulières. Le voici en pension à Zürich puis en apprentissage à la fabrique d'indiennes de Boudry dont un des chefs est son oncle Louis Bovet. Premier voyage ? Foire de Francfort, en 1812. Tournées d'affaires en diligence et cabriolet dans toute l'Allemagne où les routes sont encombrées de troupes étrangères.

La fabrique, en 1816, lui confie, en tant qu'associé déjà, la direction d'un comptoir à Bruxelles [1]. Il passera juge au tribunal de commerce de cette ville, puis consul de Suisse. Il y fonde la Société philhelvétique, groupement fort apprécié après la révolution de 1830. Sans cesse hors de chez nous, il reste très affectionné à notre terre. La ferme de Perreux est achetée par lui en 1832. Tout près, il fera construire une maison de

1 Dans *Les Indiennes neuchâteloises,* page 177, Dorette Berthoud signale *Jacques Grellet.* Avec Gustave Jéquier — mari d'Augustine Bovet — il signait pour la fabrique Bovet-Fels, à Boudry.

maître qui — transformée — servira plus tard d'habitation au directeur ou au médecin de l'établissement. Malgré les hostilités qui sévissent entre les Pays-Bas et la Belgique, Grellet visite souvent la succursale de la maison Bovet d'Amsterdam.

Abandonnant ses fonctions consulaires de Bruxelles en 1834, il habite Perreux, exploitant avec un maître-valet ses domaines : 58 hectares, 200 poses de prés, 100 ouvriers de vigne. Son retour l'incite à prendre part aux affaires locales. Maître-bourgeois de Boudry, il entre au Corps législatif et passe banneret en 1837.

Jacques-Louis Grellet (1792-1891).

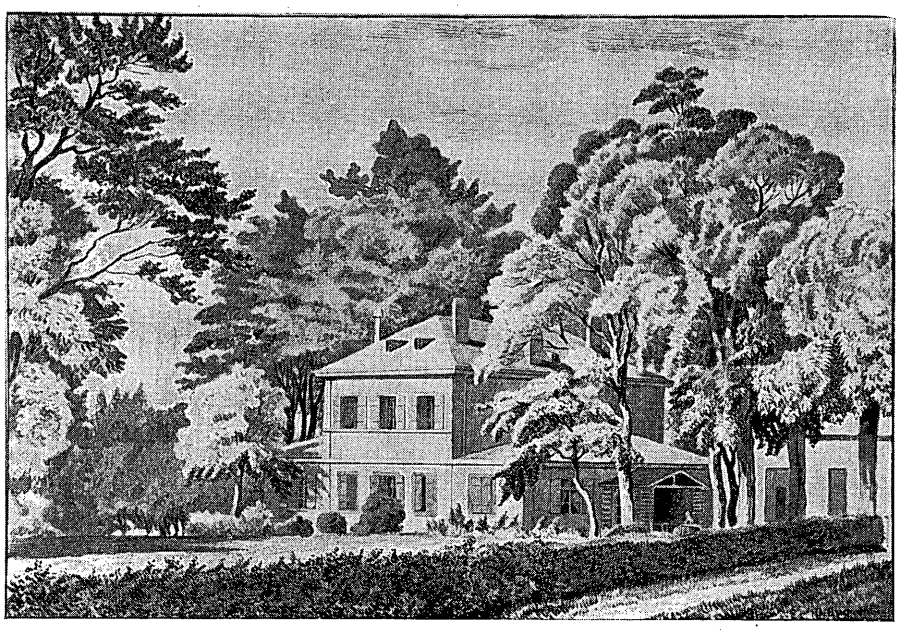
Négociant, Consul de Suisse à Bruxelles,
Consul d'Italie à Stuttgart.

Ses opinions conservatrices le laissent en marge de la révolution de 48. Lors de la contre-révolution de 1856 — sur le point d'être arrêté — il se réfugie à Jougne.

En 1861, Jacques-Louis Grellet, soucieux de parfaire l'éducation des siens, retourne à l'étranger. Il se fixe à Stuttgart où il fonde une église française. Six ans après, consul d'Italie au Würtemberg, il est créé chevalier de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare.

Une fois ses enfants élevés, Jacques-Louis Grellet, en 1872, revient s'établir au pays — à Colombier l'hiver — à Perreux l'été.

Cordial, mais ayant la tête près du bonnet, aimant la plaisanterie, entreprenant, énergique, il met la main à tout. Négociant, financier, administrateur, agriculteur, — très adroit de ses mains, — il dirige ouvriers charpentiers, maçons, gypseurs, terrassiers, serruriers, en connaisseur ! Simple de manières, économe, sobre dans le manger et le boire — une bouteille de vin par semaine, un cigare le dimanche — élevé à la dure, ne portant pas de manteau, il doit à sa discipline une constitution si robuste qu'à



Ancienne maison de maître « Grellet » à Perreux.

Aquarelle d'Oscar Huguenin.

l'âge de 85 ans, il est un des meilleurs piétons du pays. Presque nonagénaire, il fait trois voyages en Allemagne.

Les yeux bleus de Grellet, sous un grand front chauve de 99 ans, suivent encore avec vivacité les boules de billard qu'avec précision il envoie directes ou par la bande. Il écrit ses mémoires remontant à la fin du 18e siècle, à l'invasion française, à Bonaparte qu'il vit fuir après la bataille de Leipzig. D'assez petite taille, c'est un type de vieillard presque légendaire.

Jacques-Louis Grellet expire en 1891, l'année où la Confédération célèbre son 600e anniversaire.

Qui furent les siens ?

Marié deux fois, cet homme étonnant eut de sa première union, en 1822, avec Rosalie Robert — fille de Daniel Robert, indienneur à Thann, et de Rose Bovet dont un portrait accompagne ces lignes — *Henri* Grellet, né en 1823, à Bruxelles, demeuré réfractaire au mariage. Peut-être victime de l'éducation rigide de son père, ira-t-il au devant de déconvenues ? Il pâtira des roueries d'un associé. Consul de Suisse à Barcelone, puis à Melbourne, il expire dans cette ville en 1855.

Sa mère, Rosalie née Robert, était morte en 1834. Son père épousait l'année suivante Georgette-Isabelle Vust qui dans la vie l'accompagne long-

temps, le laissant veuf douze ans. C'était la fille d'Abram-Louis Vust (1786-1851), pasteur aux Bayards, à Môtiers — puis dès 1823, à Boudry — orateur à la prédication nourrie et éloquente, aux vues précises, aux aptitudes remarquables qui lui valurent d'être doyen de la Vénérable Classe.[1]

Rose Bovet (1770-1843).

Femme de Daniel Robert, indienneur à Thann, belle-mère du négociant Jacques-Louis Grellet.

Avant d'approcher pour un instant les trois fils de cette seconde union de Jacques-Louis Grellet, croisons poliment, le chapeau à la main, ses filles — disons ces dames ! — Voici Rose-Marie, mariée en 1845 au pasteur Henri Gallot, retiré à Cortaillod dès 1870 — issu de la faculté de théologie de Berlin et qui occupera les paroisses des Planchettes et du Locle.[2] Voici Wilhelmine, mariée en 1851 au capitaine Auguste Vouga[3]. Madeleine — la troisième — épouse en 1880, Henri Othenin-Girard.

Que deviennent les trois frères de ces dames, demi-frères d'Henri Grellet ?

Albert (1845-1888), négociant à Londres — allié en 1874 à Charlotte-Annette Smallwood-Thomas — en a cinq enfants. Jeune, il a fait à Gênes apprentissage de banque de sept ans chez son oncle le banquier Louis Vust, frère de sa mère. Un comptoir d'exportation est fondé par lui, en 1873, à Londres, avec M. Kupli, Grison.

Guillaume (1849-1887) se distingue comme ingénieur. Ce sera le gendre, en 1876, de M. Krauss, propriétaire — à Urach et Gœppingen — de moulins rémunérateurs, qu'il dirige, ainsi que ceux de Munderkingen, sur le Danube.

Ces deux frères, *Albert* et *Guillaume*, n'eurent — pas plus que leur demi-frère Henri — de postérité masculine qui se perpétua.

Jean (1852-1918) est l'historien, l'héraldiste mentionné au début de cette chronique. Il épousa, en 1880, Elisabeth Vashon-Baker. On verra que c'est ce frère cadet que le destin désigne comme continuateur de sa branche.

Le *Musée neuchâtelois* de 1918 publia la nécrologie de Jean Grellet. D'autres notices parurent à son sujet, les années suivantes, dans le *Messager Boiteux* — ou dans les *Archives héraldiques suisses*, sous la plume de Jean de Pury.

1 Le *Messager Boiteux* publia — à son sujet — une notice nécrologique en 1852.

2 Le *Messager Boiteux* publia une notice nécrologique du pasteur Henri Gallot en 1895. Il est l'auteur d'un recueil de *Poésies enfantines* et de poésies religieuses : *Les Annales d'Israël*. La famille Gallot, de vieille souche neuchâteloise, s'est éteinte en 1922 avec Rosalie, fille d'Henri, et de Rose Grellet.

3 *Messager Boiteux* — voir idem nécrologie du capitaine Auguste Vouga — 1885.

Abram-Louis Vust (1786-1851).
Doyen de la Vénérable Classe, pasteur à Boudry.

Jean Grellet avait fait ses classes à Stuttgart où son père était consul d'Italie. Bien qu'élève de l'école polytechnique de cette ville, il renonce tôt à la voie que cet établissement lui trace. Il se vouera au commerce et à la banque. Un stage à Gênes et Rome lui fournit l'occasion de satisfaire sa grande curiosité instinctive, son goût de culture classique.

En Angleterre de 1873 à 1879, il assimile de nouvelles connaissances, acquiert solide équilibre. Rompu aux traditions de la vie pratique anglo-saxonne, il épouse la fille d'un capitaine de vaisseau de la marine royale britannique — Vashon-Baker — d'une famille d'amiraux célèbres ou d'officiers au Ministère des Indes, dont on a de nombreux portraits. Ce sont ces Baker qui laissent leur nom à *Point Baker* sur la côte nord-ouest de l'Amérique, latitude 56° 71', ainsi qu'au *Mount Baker,* latitude 40° 33', au sud de Fraser River, dans le territoire de Washington ! Ils étaient alliés à une autre famille suisse, les Weyermann, riches Saint-Gallois établis à Londres. Deux mots de ces illustres personnages dont le sang va se mélanger au sang neuchâtelois.

Gens de mer singulièrement dégourdis.

Jämes Vashon (1742-1827) — aïeul de Mme Jean Grellet — entré dans la Marine anglaise à 13 ans, a pris part tout jeune aux actions navales dirigées contre les flottes de France et d'Espagne, dans les parages de Minorque, sur les côtes du Canada, de l'Amérique du Nord, de la Jamaïque et de Cuba. S'étant distingué comme lieutenant dans la guerre d'indépen-

Jämes Vashon (1742-1827).
Amiral anglais. Grand-père de Mme Jean Grellet.

dance d'Amérique, il passe capitaine en 1782. Investi de missions délicates au cours du conflit franco-anglais de 1793, il est nommé contre-amiral en 1802. Commandant et défenseur du port et de la station commerciale de Leith, en Ecosse, ayant servi 53 ans dans la marine, il sera bourgeois d'honneur d'Edimbourg, deviendra vice-amiral puis amiral en 1814.

C'est le neveu du précédent amiral — Joseph Baker — qui épouse Elisabeth Weyermann, nièce par sa mère de l'amiral aussi, mais fille de Gaspar Weyermann, négociant originaire de Saint-Gall, établi à Londres. Joseph Baker, officier de marine, en second, du grand navigateur Georges Vancouver, explorera l'Océan Pacifique. C'est son nom qui reste à deux sites géographiques ; il dessine les cartes qui accompagnent les relations — publiées — des voyages sur mer du fameux « La Découverte ». Il commande le vaisseau « Tartar » qui rapatrie officiers et équipages de la flotte russe du contre-amiral Siniavine, capturée par les Anglais à l'embouchure du Tage. Elisabeth Baker-Weyermann était femme d'élite. Elle marquait par sa culture, sa beauté et sa grande taille ! Restée veuve avec huit enfants dont l'aîné n'a que 19 ans tandis qu'elle est grosse du cadet,

elle s'acquitte d'une lourde mission avec aisance. Elle a perdu son père très jeune ; son oncle — l'amiral Vashon — lui en a tenu lieu.

William Erskine Baker, second fils du capitaine Joseph Baker, est officier du génie aux Indes, affecté d'abord aux travaux d'irrigation du territoire de Dehli. Il passe surintendant des canaux de Juma, réside à Dadapur, puis à Karnal. Lieutenant-colonel, il est directeur des travaux de canalisation du Gange, combat contre les Sikhs révoltés, enlève la ville fortifiée de Sabraon en 1846, puis fait partie de la commission des travaux publics du Bengale. Le gouvernement anglais le nomme inspecteur des chemins de fer des Indes, en construction.

Elisabeth Weyermann (1774-1861),
de Saint-Gall, alliée Baker

Lors de l'extension considérable que prennent les travaux de communication qu'il mène aux Indes, le vice-roi le fait placer à la tête de son secrétariat général. Il est colonel. Sa fort belle carrière s'achève à Londres à l'Indian Board où il siège 14 ans. Il sera promu général-major, puis lieutenant-général et Commandeur de l'Ordre du Bain. En 1877, il prend sa retraite comme général. Un ami de jeunesse, l'ayant suivi dans sa carrière — Lord Napier de Magdala, le vainqueur du roi Théodose d'Abyssinie — prétendit que ses connaissances stratégiques, son esprit d'entreprise et son courage l'eussent rendu plus éminent encore comme combattant que comme général du génie assumant des tâches civiles.

Aux Indes, Baker a en outre réuni d'importantes collections géologiques et ostéologiques. Grâce à lui, fossiles inconnus, singes, proboscidés et éléphants à dents de douze pieds de long, marquent encore de leurs vestiges les musées de Londres et de Calcutta.

Joseph Baker-Weyermann (1767-1817).
Capitaine de vaisseau.

Son frère Vashon Baker (1811-1878) s'étant également voué à la marine, sillonne les mers comme midshipman, sous-lieutenant puis lieutenant. Havres des Indes et de Chine n'ont plus pour lui de secrets. En 1855, il est inspecteur-commandant des gardes-côtes de Greenock, près de Glasgow. Ayant occupé ce poste durant quatre ans, capitaine de frégate, il entre en service dans la zone de Malte. Le voilà commandant du « Canopus » mouillé à Devenport.

C'est l'une des filles de ce capitaine de vaisseau — Elisabeth — qui convole en de justes noces avec le plus parfait terrien qui soit: notre compatriote Jean Grellet, petit de taille, piéton excellent, au fin sourire, au front large, à la barbe brune puis grisonnante — mais qui, fort posément, ne se déplace et ne navigue que sur terre ferme !

J'ai donné plus haut quelques détails sur sa jeunesse. Aussitôt marié, Jean Grellet fixe son port d'attache à Colombier où il consacre à la banque l'essentiel de son temps.

Activités et goûts multiples.

Jean Grellet est membre du conseil général, puis du conseil communal de cette importante place d'armes. On ne fonde pas à Boudry — sans lui — le Musée de l'Areuse. C'est un des promoteurs du Régional Neuchâtel-Cortaillod-Boudry [1].

[1] Pour l'histoire du dit *Régional* voir : « *Patrie neuchâteloise* » tome II, p. 120 à 133.

Sir William Erskine Baker (1808-1881).
Général anglais. Commandeur de l'Ordre du Bain.

L'année 1890, il assume la rédaction de la *Suisse libérale* ; il rédige pour ce journal, maintes chroniques sur les affaires suisses. Mission plus importante, il est secrétaire de la Société suisse des Maîtres-imprimeurs — successivement à Bâle, Saint-Gall et Zürich.

Jean Grellet se passionne pour travaux d'héraldique et généalogies. Il publie, en 1889, un *Tableau généalogique et héraldique de la Maison de Neuchâtel,* avec complément : *Descendance de la Maison de Neuchâtel.* Ce faisant, il vulgarise, au pays, la vague connaissance que l'on y a de souverains perdus dans la brume, demeurés sympathiques à l'encontre des rois de Prusse. En collaboration avec Tripet, il fait éditer : *Ex-libris neuchâtelois.* On lui doit d'avoir mis au point — travail ingrat — la *Table* des vingt-cinq premières années des *Archives héraldiques,* établie par Charles Byland. D'autres besognes l'absorbent, celle du secrétariat français du fameux *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse,* qui fait

Vashon Baker (1811-1878).
Capitaine de vaisseau. Beau-père de l'héraldiste Jean Grellet.

honneur aux éditions Victor Attinger. Jean Grellet présente aussi — en 1917 — à la Société d'histoire, à Valangin, une étude tendant à réhabiliter les vieux Chevrons du pays. Ce travail — à l'origine d'un mouvement légitime, à retardement — parut dans le *Musée neuchâtelois.*

Ce personnage, plein d'enthousiasme, entraîne à sa suite — l'animant de ses explications — sa bande d'historiens ; il montre le chemin, monte à l'assaut des ruines, envahit les sacristies riches d'orfèvreries et de blasons. Rien n'échappe à ce fureteur.

Il n'est point de ces Romands qui ignorent l'allemand ! Son initial développement, à Stuttgart, lui permet de s'exprimer dans cette langue avec élégance et pureté. C'est l'idéal président bilingue des héraldistes suisses, le correspondant des groupements similaires à l'étranger. En 1894 déjà, il acquiert le titre de membre honoraire du *Conseil héraldique de France* et de l'*Istituto araldico italiano* à Pise ; — en 1895, il devient

membre de la *Real Academia italiana.* L'année suivante, il est vice-président honoraire de l'*Ex-libris Society* de Londres. Il sera correspondant aussi de la *Commission pour le Livre d'or pontifical,* et du *Collegio araldico* de Rome.

Modèle de « livre de famille ».

Il existe d'assez nombreux « livres de famille ». Ces manuscrits, ou recueils dactylographiés, souvent illustrés, auxquels ont parfois collaboré plusieurs générations en se fondant sur de vieux papiers — même s'ils contiennent des erreurs — sont précieux. Ils peuvent aiguiller les recherches des spécialistes, être corrigés et complétés au fil du temps. Certains ont été publiés à titre privé. La plupart ne l'ont pas été et demanderaient revision comme ceux édités. Un recensement de nos « livres de famille » ne serait-il pas intéressant ?

Pas de sot métier ! Votre grand-père était-il mécanicien, maraîcher, maître serrurier ? vos ancêtres, bourreaux tranche-têtes comme les Hotz de père en fils ? votre grand-mère lessiveuse ? journalière ? — Et après ? Il n'y a aucune fausse-honte à savoir d'où l'on vient. Mon propre « livre de famille » — celui d'une lignée de pasteurs — n'est pas encore écrit alors qu'il le mériterait fort. Les archives, la correspondance familiale ne doivent pas être détruites. Il faut au contraire grouper et conserver dans cet esprit. Ces réflexions m'amènent à un « livre de famille » type — celui des Grellet, dû à Jean Grellet.

Ce recueil est un monument.

Relié en cuir rouge à fermoirs d'argent — d'une calligraphie fabuleuse, enluminé de ravissantes lettrines et de cul-de-lampes comme les manuscrits de Bénédictins — il contient quarante portraits de Grellet, Bovet, Vouga, Robert, Bonhôte, Perrin, Du Pasquier, Vust, Vashon, Baker ou Weyermann. Tous sont en couleur, de la main d'Oscar Huguenin, d'après d'authentiques modèles. Il contient plans et vues de Boudry, de Belmont ou de Perreux, lavis originaux d'Oscar Huguenin aussi. On y trouve tableaux généalogiques armoriés, cinquante blasons du terroir ou du dehors, sans parler d'autographes pittoresques, de documents en copies conformes, de brevets, contrats de mariage, testaments, passeports, actes d'acquis, de succession ou de partage.

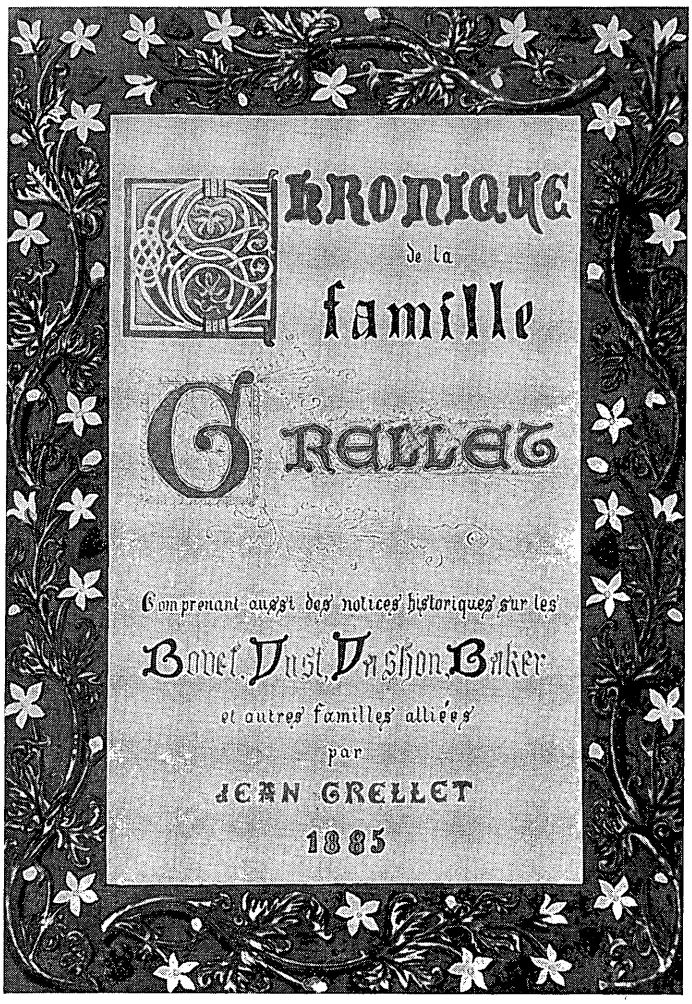
Un appendice avec répertoire, renvoie au texte et classe les personnages par profession. Les recherches de Jean Grellet furent si consciencieusement poursuivies, que son grimoire est farci de renseignements — non seulement sur les Grellet ou les Bovet — mais sur les Henry, les Rosselet, Sandoz, Junod, Tissot, de Larchet, Udriet, Verdonnet, Gorgerat, Marchand, Fornachon, Peter, Barbier, de Perrot, Perret, Richard, Benoît, Gallot, Vouga, Favre, Borel, Smallwood, Krauss, Secretan, Othenin-Girard, Herring, de Muralt, Du Bois de Dunilac, Châtelain, de Rougemont, Paris, Jequier, Sacc, Fels, Stoll, de Chambrier, Guebhard, Pourtalès,

Jean Grellet (1852-1918).
Historien. Héraldiste.

Meuron, Vaucher, Jeanneret, Pury, Cornaz, Courvoisier, Guinand, Berthoud, de Butzow, Reymond, Vust, Motta, Gerster, Waeger, Roger, Ballard, Ambler, Bethel, Wheeler, Duncan, Keith, Bather, Colvin, Harrisson, Hopwood, Grump, Amiet et Thomas !

C'est un dictionnaire, — une pièce de musée !

Trois ans furent nécessaires à la mise en pages. Oscar Huguenin s'y révèle surprenant aquarelliste, excellent miniaturiste. Fort heureusement, au décès de Jean Grellet, Pierre Grellet — faisant montre d'une égale piété familiale — compléta ce travail, tint à jour les tables biographiques,



Frontispice enluminé d'un livre de famille.

contribuant pour la période contemporaine à ajouter quelques épis à la gerbe nouée par son père. Comme voilà bien un ensemble méritant d'être édité même en couleur ! Des esprits chagrins n'ont-ils pas tendance à qualifier de plaidoyer *pro-domo* les publications ayant trait à la famille de celui qui les signe ? Erreur ! C'est, dans tous nos cantons — au contraire — un bonheur, que les apports d'autodidactes ou de propriétaires d'archives privées. Leur concours à la connaissance du passé est d'autant plus indispensable que les archivistes officiels sont aujourd'hui submergés par des tâches journalières, le souci de classements de tout genre. Si l'on ne remédie à cet état de chose, leurs publications d'envergure seront en Suisse toujours plus rares. Aussi bien, faut-il encourager paléographes et amateurs d'histoire à les seconder.

Mais revenons à Jean Grellet pour prendre, hélas, congé de lui.

Sa paisible retraite à Peseux, en 1916, lui laisse quelques loisirs pour ses études de prédilection poursuivies jusqu'aux derniers moments.

Il expire dans ce village en 1918.

Philippe Godet écrira : « Il avait l'amour *inné* des recherches historiques, la perspicacité qui les rend fructueuses, la ferveur au travail qui ne recule pas devant la peine ! »

Jean Grellet légua sa belle bibliothèque d'ouvrages héraldiques à la Société suisse d'héraldique. La liste des chroniques détachées qui parurent sous sa signature occuperait ici deux pages.

De ses aptitudes — conjuguées avec les dons ancestraux de sa femme, anglo-saxonne d'élite — bénéficiera sa postérité. Un fils, surtout, sera le phare dominant les lumières multicolores que cette famille fit briller sur la plage du passé neuchâtelois.

Ecrivain de marque.

Pierre Grellet, précisément fils de Jean — né à Colombier en 1882 — est un des Neuchâtelois qui, pour les générations à venir, aura marqué de son sceau, non seulement notre canton, mais notre actuel patrimoine romand et suisse.

Dès son enfance — d'intelligentes conversations *anglaises*, la pratique du culte anglican, l'activité littéraire *française* de son père à Neuchâtel, puis un foyer implanté à Bâle en terre *germanique*, lui donnent le goût des lettres, lui ouvrent des horizons multiples, exceptionnels. La science des Hilty et Huber à la faculté de droit de Berne, la poursuite parallèle d'études juridiques et littéraires à Berlin en compagnie de Charly Clerc et de Marc Du Pasquier, puis l'université à Leipzig, permettent à Grellet de passer aisément dans cette dernière ville un examen correspondant à notre licence en droit. Un stage à Neuchâtel — enfin — à l'étude de Me Eugène Bonhôte, jurisconsulte émérite, avocat et Conseiller national, contribue à compléter des acquis plus heureux que ceux — parfois trop spécifiques — de l'homme de lettres.

Entre pratique du barreau et journalisme auquel — avec grand succès — il s'est essayé déjà, Grellet choisit la seconde discipline qui, plus lestement, le rendra indépendant.

Après de nouveaux cours de droit et de littérature à Paris, après fréquentation assidue du Palais de justice et des Chambres françaises, — après de fructueux contacts avec les Albert Bonnard et les Frédéric Clément — Pierre Grellet, au temps de Max Reutter, passe rédacteur à la *Suisse libérale* puis entre à l'Agence télégraphique suisse. Simultanément, il rédige les chroniques du Conseil national pour la *Gazette de Lausanne*.

Durant sa carrière à Berne, Grellet devient le familier — souvent le confident — de Camille Decoppet, de Motta, Musy, Schulthess ou de M. Marcel Pilet-Golaz. Les Ambassadeurs de France, le comte d'Aunay,

Leurs Excellences Beau, de Marcilly ou Hennessy se flattent de le recevoir souvent. Il passera de trop rares loisirs à la Bibliothèque nationale et aux Archives fédérales, où Marcel Godet et M. Léon Kern attiseront son goût des études historiques hérité de son père. A Berne, il tire des Archives cantonales et de la Bibliothèque de la bourgeoisie sa documentation pour divers ouvrages : *La Vieille Suisse ; Les Aventures de Casanova en Suisse* ; *La Suisse des diligences* ; *Sur les sentiers du passé* ; *La vie cavalière de Catherine de Watteville* ; *Les Châteaux vaudois.*

En juin 1933, après 24 ans de séjour dans la ville fédérale, incluant 22 années de collaboration à la *Gazette de Lausanne,* notre compatriote se fixe à Chailly sur Clarens d'où — jusqu'en 1943 — il se rend à Berne pour les comptes-rendus des sessions parlementaires. D'abord membre de la Commission fédérale des monuments historiques, le voici, en 1936, introduit par le Conseil fédéral à la Commission de la Bibliothèque nationale.

A partir de 1933, début de sa résidence au Pays de Vaud, Pierre Grellet — dans une sorte d'isolement voulu, propice au travail de tout écrivain — publiera une demi-douzaine de nouveaux ouvrages d'histoire. Ils sont à ajouter à la nomenclature de ses œuvres [1].

Grellet — qui m'écrivait un jour : « Ma mère, qui eût souhaité que je fisse ma carrière en Angleterre, avec qui j'ai continué à parler l'anglais jusqu'à sa mort, en 1909, m'a donné une imprégnation britannique dont je n'ai cessé de sentir l'influence sur mon comportement » — fit donc, fort heureusement pour nous, toute sa carrière en Suisse ! Signalons qu'en marge d'ouvrages alliant sévère objectivité, truculence et élégance de forme, Grellet — qui collabore au *Corriere del Ticino* depuis 30 ans, où on le traduit en italien — s'est révélé journaliste de premier plan, polémiste courtois, défenseur convaincu du fédéralisme, esprit constructif.

Grellet, qui a reçu près de 5000 lettres de lecteurs — dont les articles sont « tapés » directement à la machine, d'un seul jet — choisit toujours son titre, une fois l'article achevé !

1 Les ouvrages dus à la plume de Pierre Grellet sont : 1917, *La vieille Suisse, Sites et cités d'autrefois et d'aujourd'hui;* — 1919, *Les Aventures de Casanova en Suisse,* préface de Philippe Godet; — 1921, *La Suisse des diligences;* — 1923, *Sur les sentiers du passé,* notes de voyage, d'art et d'histoire; — 1926, *Jules Blancpain, 1860-1914*; — 1928, *La vie cavalière de Catherine de Watteville, agente secrète de Louis XIV en Suisse*; — 1929, *Les Châteaux vaudois,* en collaboration avec Frédéric Gillard; — 1944, *Les saisons et les jours d'Arenenberg. La reine Hortense exilée*; — 1946, *Avec Bonaparte, de Genève à Bâle*; — puis *Grandes routes et Chemins écartés*; — 1948, *Démocratie (la démocratie suisse 1848-1948),* en collaboration avec Arnold Schwengeler; — 1948, *Reflets de cent cinquante années : La Gazette de Lausanne de 1798 à 1948,* préface de Pierre Béguin; — 1949, *Les Souvenirs de Jacques-Louis Grellet,* chronique illustrée, *Musée neuchâtelois*; — 1950, *La Suisse aux mille horizons* (Trésors de mon pays); — puis, *La Belle batelière de Brienz*; — 1951, *Suchard. 125e anniversaire*; — 1952, *Souvenirs d'écritoire.*

Mme Grellet publia, en 1929, *Des usages. Cours d'éducation.* Elle est, depuis 1922, rédactrice en chef de l'hebdomadaire illustré *Abeille.*

Un déjeuner de presse.

Dans un élégant opuscule de l'Imprimerie Centrale à Lausanne : *Un déjeuner de presse* — numéroté hors commerce — publié en l'honneur de Pierre Grellet, en 1941, se trouvent consignés, avec la liste de quelque 60 notabilités ou convives, les textes de discours prononcés à cette occasion par MM. Léopold Boissier, Albert Picot, Henri de Ziégler et Georges Rigassi. On y souligne que libre, intègre, cultivé, alerte, il s'est élevé à la dignité d'écrivain de race.

Pierre Grellet.
Ecrivain romand. Historien et journaliste. Officier de la Légion d'honneur.
Portrait à l'huile.

Elève et disciple de Philippe Godet, Pierre Grellet s'est montré dynamique. Il épouse en salvateur — parfois en de redoutables satires — les causes nationales qui lui sont chères. Il combat, inspiré par une sorte de *devoir* civique, une conviction d'apôtre. C'est un courageux — jamais

lassant — dont les articles de journaux ne sont pas loin d'atteindre le chiffre de 7000 parus en première page. Son œuvre décèle de sûres méthodes d'investigation, une pénétrante analyse, une passion de résurrection du passé ne sacrifiant jamais à l'honnêteté de l'observation.

En répondant aux discours du déjeuner en question, notamment aux paroles d'Henry de Ziégler, Grellet fait observer : « Je n'ai pas eu comme d'autres à chercher ma carrière à tâtons, à combattre pour m'en ouvrir les portes, à lutter contre mes goûts intimes, à écarter de puissants obstacles. Je me suis trouvé au bon endroit au départ de la course pour la vie. Pour un écrivain de l'éphémère dont l'œuvre consiste surtout en une multitude de feuillets épars et journaliers, dispersés aux quatre vents des cieux, il est délicieux d'en entendre la synthèse établie par un critique de profession. En la faisant, mon cher de Ziégler, vous m'avez en quelque sorte révélé à moi-même. » Il n'oubliait point de dire : « Un journaliste a tout profit à se promener dans le passé, même quand il traite du présent. »

Grellet eut la bonne fortune de voir se pencher sur ses premiers travaux marquants le Genevois Gaspard Vallette, le Vaudois Albert Bonnard, le Neuchâtelois Philippe Godet. Il doit peut-être son humour à ses ascendances anglaises, mais honore par mille côtés le pays neuchâtelois, la Suisse entière.

Deux autres frères.

Pierre Grellet eut deux frères parvenus à l'âge adulte, *Marc,* né en 1883, *Etienne,* en 1889.

De Colombier, *Marc* Grellet suivra les classes du Collège latin à Neuchâtel. Il se voue, jeune, à la librairie et débute dans une imprimerie de Bâle. Peu après, il est à Leipzig, chez Drugulin & Co., imprimerie connue.

Dès 1906 — bibliophile averti — il collabore aux publications Victor Attinger, à Neuchâtel et Paris. Les Editions Berger-Levrault, de Nancy, l'envoient, en 1915, diriger leur succursale de Paris. On le rencontre peu après à Toulon à la librairie Alté. Les difficultés d'après-guerre l'ayant obligé en 1919 à revenir en Suisse, il entra à la *Suisse libérale* dont il était depuis dix ans correspondant.

Sous le titre de *Lettres à Tiberge,* Marc Grellet publia une série d'études artistiques sur les paysages et cités historiques de la Seine et de l'Ile de France. Il géra la Librairie Centrale S. A. fondée à Neuchâtel, puis — en 1924 — ouvrit la « Bouquinerie de l'Université » qu'il dirigea jusqu'à son décès à Montpellier en 1926. On lui doit : *Nos peintres romands.* C'est le premier ouvrage permettant un coup d'œil d'ensemble sur notre mouvement artistique des 18e et 19e siècles. Les bibliothèques conservent de lui une plaquette, illustrée, à la mémoire d'Eugène Burnand, un *Guide de Neuchâtel et des environs,* ainsi qu'une saynète d'un acte : *Un après-midi chez Mme de Charrière.*

Un troisième frère — *Etienne* Grellet — sera le cinquième pasteur de cette famille.

D'abord étudiant en théologie à Neuchâtel, Bâle et Tubingue, puis suffragant à Mazamet en Tarn, il se voit confier la paroisse de Labessonnié puis celle de Lafitte en Lot-et-Garonne. Le voici aumônier de la Maison Protestante de Nîmes, ministre à Tornac dans le Gard — puis à Revel en Haute-Garonne. Il est actuellement le chef de la paroisse réformée de Vichy.

En nous séparant ici des Grellet, rappelons une note plaisante de *Jean* Grellet, figurant dans l'avant-propos de son délicieux livre de famille : Défaut d'éducation — écrit-il — que d'ignorer qui furent ses arrière-grands-parents ! Il y a là — ajoute-t-il — un manque de respect de soi-même...